

Malinowski, l'exilé

Elisabeth Szuyska



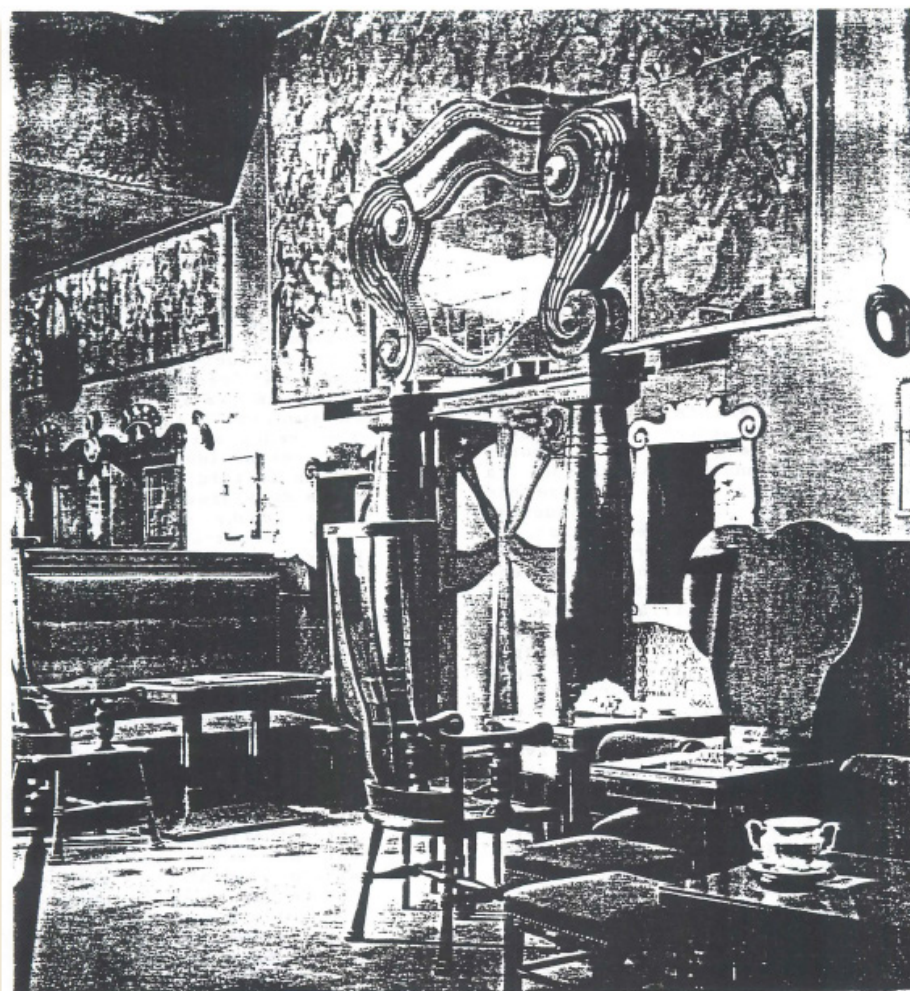
Il y a dans l'histoire de Malinowski un fait essentiel qui éclaire bien des traits singuliers de sa personnalité tels qu'ils apparaissent dans le *Journal d'ethnographie*. Celui-ci nous plonge dans des sentiments contradictoires : agacement devant cet étalage d'hypocondrie, de suffisance, de mépris pour son entourage, devant ces comportements puérils et irréfléchis qui rendent, par contraste, presque cocasse son ambition scientifique ; mais aussi admiration pour l'obstination, la lucidité envers ses propres faiblesses, le lyrisme passionné de nombreuses pages et cette simplicité dans la façon de rendre évidente sa propre certitude d'être destiné à un grand avenir.

Malinowski est né et a passé toute sa jeunesse à Cracovie, en Galicie, l'un des trois territoires de la Pologne, annexé à la fin du XVIII^e siècle par Marie-Thérèse, la

prolifique et vertueuse impératrice autrichienne qui, non sans scrupules paraît-il, partagea avec Catherine II de Russie et Frédéric de Prusse le gâteau polonais.

Cracovie, qui avait connu des siècles de splendeur – elle avait été la capitale des rois de Pologne – est réduite, lorsque naît Malinowski, au rang de petite sous-préfecture de province, laissant à Lwów, le rôle de capitale politique de la Galicie. Pourtant, la ville n'a pas tout à fait oublié qu'elle avait été un centre culturel florissant avec l'une des premières universités d'Europe, dont Copernic fut l'élève le plus prestigieux. La vie intellectuelle, bien qu'enfermée derrière les hautes murailles médiévales, est extrêmement riche. L'université a donné naissance à une école historique renommée, adepte, il est vrai, d'une entente raisonnable avec la monarchie habsbourgeoise plus libérale que les deux autres co-partageants. Et c'est à Cracovie aussi que se manifeste dans la littérature un courant lyrique et néo-romantique mettant fin à la longue et ingrate période positiviste et réaliste qui suivit l'échec de la grande insurrection de 1863.

Le café « La Caverne de Michalik », célèbre au temps de la « Jeune Pologne », lieu de rencontre de la bohème artistique – Fameux pour son cabaret « Le petit ballon vert ».



Malinowski, son journal en témoigne, s'est imprégné de cette atmosphère exaltée, pessimiste, désespérée que créent les jeunes auteurs de cette époque. Il a partagé la révolte de la génération d'écrivains que l'on nomme « *La jeune Pologne* » et dont l'un des représentants les plus célèbres est son meilleur ami Stanisław Ignacy Witkiewicz (Staś), qualifié par un critique de « *génie du cynisme* » et qui se suicida en 1939 lors de l'invasion hitlérienne.

Pour cette génération du début du XX^e siècle l'avenir est en effet encore bien obscur. La culture de Cracovie rayonne sans doute sur le reste du pays et la ville peut s'enorgueillir d'être le seul lieu de Pologne où l'on peut dire et écrire à peu près tout ce que l'on pense : par impuissance ou habileté, l'Empire austro-hongrois préfère laisser la bride lâche aux nombreuses nationalités qui le composent. Mais pour qui veut être un savant, physicien ou ethnographe, les limites étroites de la province annexée ne suffisent pas. Partir pour Varsovie c'est accepter l'enseignement en russe obligatoire et, plutôt qu'à Vienne et Berlin, capitales des occupants, les jeunes nobles de famille aisée peuvent s'en aller étudier à Paris ou mieux à Londres réputée plus sage.

Mais beaucoup de ceux qui sont partis ainsi dans ce but, ne sont jamais revenus. Non parce que c'était matériellement impossible, ni parce qu'ils avaient oublié leur patrie d'origine, mais parce qu'en revenant ils auraient dû renoncer à leur carrière. Maria Skłodowska est devenue Marie Curie et Józef Korzeniowski, le grand écrivain anglais Joseph Conrad que Malinowski admire tant.

Malinowski, lui aussi est parti. Remo Guideri, dans son introduction, qu'on n'arrive pas à qualifier tant elle est exécration, a tout de même touché du doigt un point important : « *[Malinowski] deux fois exilé, polonais et ethnographe* » dit-il à la première page (pp. 7-8). Et c'est vrai que Malinowski, jeune diplômé des universités britanniques, suffisamment brillant pour avoir, à 30 ans, obtenu un financement du gouvernement anglais pour cette expédition lointaine, est avant tout un exilé, un déraciné, un émigré.

Il n'a que 30 ans mais, en dépit de son attachement pour la Pologne, il pressent qu'il ne sera jamais un grand savant dans son pays. De là son angoisse, ses malaises, sa mauvaise humeur, ses colères, sa tristesse :

Par moment, un chagrin aigu, une douce peine – je pleure (volupté des émotions fortes). À d'autres moments, le sentiment d'un deuil véritable, le désespoir, une morne tristesse. – Nombre de choses que je ne peux envisager – retourner en Pologne, les souvenirs des derniers jours, les occasions perdues. Le travail scientifique et les projets d'avenir sont les seules choses qui m'apportent réconfort – mais, par moments, c'est l'amer chagrin qui l'emporte. (Malinowski, 1985, p. 286)

De là aussi ses rapports difficiles avec les autres Blancs. Lui, exilé d'un pays colonisé aux traditions libérales, il se retrouve, de son propre gré, mais à contre-cœur, dans la peau des colonisateurs. Il suffit de lire les nombreux passages concernant les missionnaires anglais pour se convaincre du mépris qu'il porte à cette forme particulièrement hypocrite de colonisation.

Tout en lui respire la contradiction : il n'aime pas les Anglo-Saxons et pourtant il ne peut se passer d'eux, comme il ne peut envisager la séparation d'avec Elsie R. Masson (E.R.M.) sa fiancée anglaise qu'il épousera mais dont il regrette qu'elle ne soit pas polonaise : « *Je reviendrai en Pologne et mes enfants seront polonais.* » (*op. cit.*, p. 248) affirme-t-il sans grande conviction. Et que l'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas là

d'un nationalisme abstrait mais de la nostalgie profonde de son enfance, de ses amis, de sa ville, de sa mère surtout qu'il ne reverra plus :

Par moments, je suis conscient que ce n'est là que la mort de « quelque chose » en moi – mes ambitions et mes appétits gardent une forte emprise sur moi, et ils me rattachent à la vie. Je connaîtrai la joie et le bonheur (?), et le succès, et j'obtiendrai des satisfactions dans mon travail. – Mais tout cela n'a plus de sens désormais. Le monde est terne. – [...]. – Que de choses ont disparu de ma vie ! (*op. cit.*, p. 288)

1. Combien auront appris, grâce à ce *Journal*, que Malinowski était Polonais ?

2. Je dénie à tous ceux qui n'ont été ni exilés, ni apatrides, ni occupés (pendant deux siècles), ni juifs, ni colonisés, ni réfugiés, ni satellisés, le droit de faire la fine bouche lorsqu'on parle de nation ou de patrie. [N.D.A.]

Ce « *conflit éthique qui n'a pas de fin* » transparaît aussi dans ce jugement rageur : « [...] *L'Angleterre était l'incarnation même de la confiance en soi, de la croyance au statu quo, et en un monde que l'on tient tout entier dans le creux de la main. Une absence d'idéalisme, d'enthousiasme, l'absence d'un grand dessein* ». L'aristocrate orgueilleux et déchiré par les incertitudes qu'est Malinowski, crève précisément de ce *statu quo* dans lequel l'emprisonne l'indifférence des nations « *commerçantes* » et sûres de leur supériorité comme l'Angleterre. À la fin du *Journal* il est clair que Malinowski a choisi : il sera un grand savant anglo-saxon de renommée mondiale dont personne ne se souviendra peut-être qu'il a appartenu à une nation dispersée.^{1 2} Et pour finir cette tentative de compréhension d'une destinée, on risquera une comparaison, avec Conrad, dont Malinowski évoque sans cesse la pensée.

Tous les connaisseurs de l'écrivain anglais s'accordent pour dire que le génie de Conrad réside, en partie, dans le fait que son anglais n'est pas parfait. Il manie cette langue, qu'il n'a apprise que vers 30 ans, avec une distance que l'on pourrait appeler le recul de l'étranger. N'ayant pas maîtrisé parfaitement son style, il n'en est pas non plus prisonnier ce qui favorise son imagination et donne à ses récits une sonorité et une richesse inhabituelles. Il étudie, tout en écrivant, son propre rapport à cette langue qui n'est pas sa langue maternelle et garde ce faisant une grande liberté.

De même Malinowski, en même temps qu'il étudie les sociétés primitives, observe, scrute et critique sa propre intégration dans la société anglo-saxonne. Il demeure cependant longtemps distant et étranger, souffrant et bénéficiant à la fois de cette différence, cherchant toujours à comprendre ce qui, chez ses compatriotes d'adoption, est essentiel. Cette double et perpétuelle interrogation lui permet d'observer de manière particulièrement lucide le monde qui l'entoure... Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il bâtira une théorie à partir de son expérience dans les îles ■

Référence

Malinowski Bronislaw (1985) *Journal d'ethnographie*, Paris, Le Seuil.

